

Les petits chefs piquent une crise

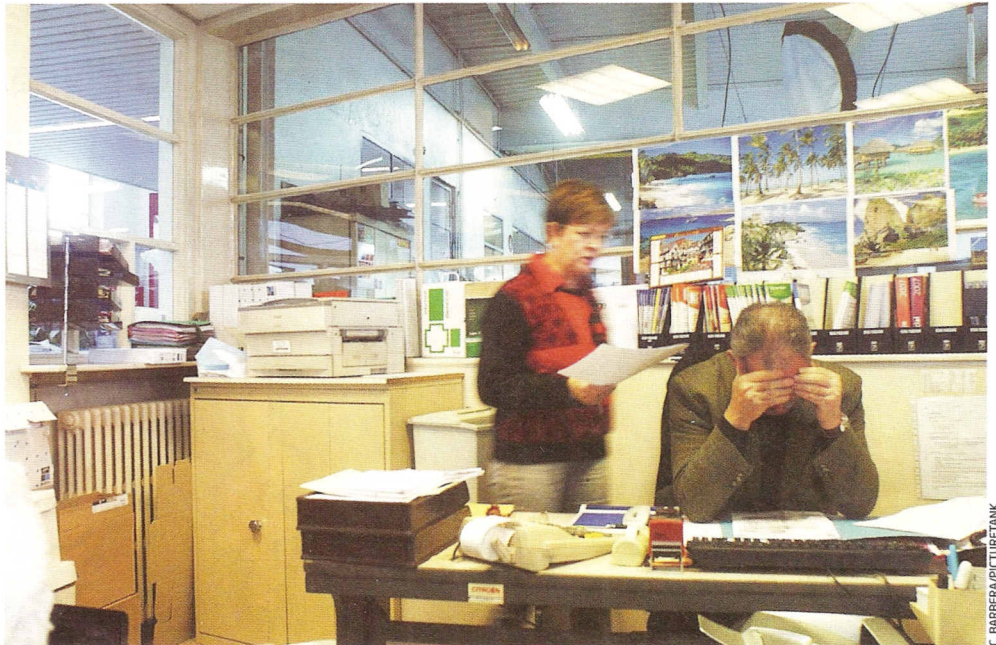
Dans des entreprises sous tension, le stress vire à la pandémie.

Et, chez des managers aux abois, les vieux réflexes caporalistes refont surface.

Je note donc que tu étais en RTT ce matin ! » La voix stridente a percé les murs. Il est tout juste 9 h 58 lorsque Hélène, employée d'une société de conseil depuis bientôt trois ans, entend vociférer son chef à travers les bureaux. Son fils de 13 ans a été hospitalisé la veille après une bagarre au collège ; elle a voulu lui rendre visite avant de partir travailler... Erreur. Pour la première fois depuis son embauche, elle n'a pas pointé à 8 h 30. Pour la énième fois depuis le début de l'année, pourtant, la cadre supérieure quittera les lieux après 21 heures.

Bienvenue dans un monde de brutes : une vie d'entreprise ravagée par la crise, au bord de l'implosion. Ici, les bonnes manières ont cédé la place au chantage. Le rendement virant à l'obsession, les réunions tournent au règlement de comptes, les entretiens d'évaluation, au pugilat. Et les chefaillons font florès.

« Les cadres intermédiaires sont mis partout à rude épreuve », constate, sur le terrain, Bénédicte Haubold, fondatrice du cabinet Artélie Conseil, spécialisé dans la gestion des relations humaines difficiles au travail. Diplômée d'HEC et de psychologie, la jeune femme connaît son sujet. Elle reçoit chaque samedi des patients envoyés par l'hôpital de Garches (Hauts-de-Seine) souffrant de « malaise au travail ». Et confirme : « Faute de repères, les directions générales naviguent à vue et se coupent des ponts inférieurs. Les ma-



IMPLOSION Inquiet pour son avenir, abandonné par sa hiérarchie, le cadre intermédiaire reporte plus que jamais son stress sur son équipe.

nagers se retrouvent livrés à eux-mêmes... » Affolés, certains « multiplient les rendez-vous à l'extérieur plutôt que de se confronter à leurs collaborateurs », raconte le spécialiste. D'autres explosent littéralement, prenant leur service en otage.

57 % des cadres supérieurs se déclarent stressés

L'agressivité latente est à la hauteur des contraintes endurées. Le dernier baromètre de l'Agence nationale pour l'amélioration des conditions de travail, paru le 9 juin, est éloquent : 57 % des cadres supérieurs se déclarent stressés. Plus grave encore, 64 % des salariés portent les stigmates de leur malaise professionnel : fatigue, tensions musculaires, incapacité à « décrocher » une fois ren-

trés chez eux, insomnies, irritabilité, maux de tête... Le stress explique 38 % des arrêts de travail de longue durée indemnisés par l'assureur privé Malakoff Médéric.

La faute à qui ? En moins de vingt ans, le management par objectifs, orchestré à coups de bonus, de primes de résultats et d'évaluations individuelles, « a enterré les vieux principes du taylorisme collectif », pointe l'expert en relations sociales Bernard Brunhes. Terminé, les séminaires au Club Med pour insuffler l'esprit de corps à tous les étages de la firme. L'individualisme prime depuis longtemps déjà. Quitte à laisser le navire amiral, par temps d'orage, aux mains de mercenaires.

Bien sûr, « la crise est aussi un révélateur de talents », in-

siste la psychologue. Mais si le flou actuel suscite parfois d'heureuses surprises, le pire semble faire plus souvent surface. « La nature humaine reprend le dessus », observe Bernard Brunhes. Le chef inquiet pour son avenir reporte son stress sur ses subalternes, l'incompétent accuse son équipe, le fainéant s'en remet à la conjoncture, l'ambitieux mise plus que jamais sur son zèle pour se mettre en avant. Le retour du chômage à ses pics historiques renverse l'échelle des valeurs : face à l'adversité, les compétences comptent moins que l'endurance au mal... Les petits chefs sont servis. ● JULIE JOLY

ET VOUS, VOS CHEFS ?
VOS TÉMOIGNAGES

SUR > WWW.LEXPRESS.FR